

LE PYJAMA JAUNE

« Une nouvelle sans mémoire »

Fabrice Fetsch

I. Le réveil

Rien. Je ne me souviens de rien. Pas même de mon nom, ni de mon âge, ni de ce lieu... Je suis amnésique. C'est comme ça qu'on dit ? Depuis quand et pourquoi ? Je me suis réveillé ce matin, j'étais dans une chambre aux reflets ocre dans un grand lit esseulé. Autour de moi, des journaux vaguement empilés, une table de nuit avec une lampe quelconque et une gigantesque armoire qui emplit tout l'espace restant. J'ai ouvert les yeux sur cette pièce pour la première fois ce matin, enfin je crois. Rien de familier, comment cela se pourrait-il d'ailleurs, un réveil matin mécanique indiquait 8h30. Je constate que je n'ai pas perdu la notion du temps, c'est déjà ça... Mais pour en faire quoi ? Que faire, où aller, ai-je un travail, une personne qui m'attend quelque part ? Je reprends mes esprits peu à peu. Je suis un homme en pyjama jaune. Voilà ce que je sais pour le moment et je dors dans une chambre étriquée, avec une seule fenêtre, donnant sur une arrière-cour. Je regarde longuement le monde extérieur à travers celle-ci. J'y vois des

petites cours privatives dotées de murs immenses qui les séparent, comme des petites cases d'intimités urbaines qui empêchent toute connivence avec ses voisins. Juste des cellules à ciel ouvert. En ai-je une aussi ? A mon nom ? A priori j'habite dans une ville qui n'en finit pas, avec des rues, des candélabres, des immeubles, des maisons, des chiens, des chats et des gens. Certains sont mes voisins, peut-être même depuis longtemps. J'ouvre la fenêtre et je n'entends que le bruit du vent. L'odeur est salée, iodée, peut-être la mer n'est-elle pas loin. Je ferme les yeux pour tenter de me souvenir, mais je ne « vois » rien.

Quel est mon nom ? Franchement, je ne sais pas, je ne sais plus, mais ce n'est pas la première des mes préoccupations. Est-ce que je vis avec quelqu'un qui pourrait me reconnaître, une femme, un homme, y a-t-il dans cette demeure, juste de l'autre côté de cette porte en bois, un ou des êtres vivants qui m'appelleront mon frère, mon, chéri ? Cet agglutinement de questions me pousse à m'asseoir au pied du lit. Je prends ma tête entre mes mains. J'y perçois une barbe naissante, un nez à peu prêt droit, une bouche sèche peuplée de presque

toutes ses dents, un front passablement dégarni, des cheveux courts et une bosse sur le haut du crâne...

Comment est-ce arrivé ? Comment suis-je arrivé chez moi, est-ce vraiment chez moi ? Pourquoi suis-je vêtu de ce pyjama jaune ? Qui y-a-t-il derrière cette porte ? Dans cette armoire immense ? Sous le lit ? Que vais-je découvrir si je pousse plus loin ma curiosité ?

II. La table de nuit

J'entrouvre le tiroir de ma commode de chevet et j'y découvre la panoplie du « parfait » dormeur, cachets aux plantes, boules Quiès, bouteille de whisky, masque assombrissant pour les yeux et un exemplaire d'un roman certainement assommant écorné de toutes parts. J'y découvre aussi un carnet à spirale. Glissé dans celle-ci, un petit crayon bien taillé. En ouvrant ce carnet j'espérais trouver une trace, un signe ou juste mon écriture mais je n'y retrouve que des dessins. Voilà des dizaines et des dizaines de visages, des portraits, crayonnés de personnes que je ne connais pas, des femmes jeunes, d'âge mure, des hommes, des d'enfants. L'ensemble des pages du carnet égraine, un à un ces croquis. Un visage par page et une date à chaque fois. La première représentée est une femme probablement assez élégante, chapeau coquet, collier de perle, décolleté naissant, des yeux profonds et une bouche élancée. Le croquis m'apparaît réussi, agréable, une sensation de la connaître m'envahit. Je regarde la date, 18 juin 2002. Je

tourne les pages avidement, un homme cravaté sur la suivante, 30 novembre 2002, puis une jeune femme aux lunettes disproportionnées, 17 avril 2003. Les portraits s'enchainent ainsi jusqu'à la dernière date indiquée 8 aout 2012. Bon sang, est-ce moi qui dessine ainsi dans ce carnet depuis si longtemps, et pourquoi diable est-il dans ma table de chevet ?

Avide et curieux, malgré un mal de crâne atroce qui s'annonce, je décide de partir à l'assaut de l'armoire. Caressant l'espoir de m'y découvrir un peu plus.

III. L'armoire

J'approche ma main de sa lourde poignée de laiton, je l'empoigne, j'hésite un instant. J'imagine trouver des tabliers de peintre, ce que je suis certainement pour croquer les portraits aussi inlassablement, ou alors suis-je sculpteur ou rien de tout ça ? Je sens la poignée, lourde, chaude, presque laiteuse, je la soulève et ouvre doucement cette malle au trésor verticale. Dedans, une simple tringle, une étagère, un tiroir. Il y fait sombre, j'ouvre plus grand et j'aperçois bien rangés sur leur cintres sept costumes complets, noir anthracite, quasi identiques. A leur côté pendouillent également sept chemises blanches et rien d'autre. J'effleure les tissus du revers de ma main, les costumes glissent sur ma peau, doux, finement taillés, aux coutures nettes. Au revers du flanc gauche de la première veste j'aperçois une étiquette brodée, rajoutée intentionnellement. J'extirpe le costume de l'armoire, ouvre la veste et lis, « Smuggler ». Est-ce mon nom ? Une griffe ? Une signature ? Je n'y ai pas fait porter mes initiales ? J'attrape un autre costume pour vérifier. Il y

est indiqué la même chose. Chacune de ces tenues comporte une même référence à ce patronyme. Un peu perdu, je retourne vers l'armoire, et jette un œil sur l'étagère qui surplombe les cintres. Au-dessus, des marcel blancs et fins, presque transparents, une poignée des t-shirts blancs eux aussi ainsi qu'une petite boîte. Je m'en saisi délicatement et soulève le couvercle. A l'intérieur je découvre une quantité impressionnante de boutons de manchettes métalliques, peut-être certains sont-ils en argent. Ils ont différentes tailles et formes. J'y dénêche également un petit ruban rouge, sur lequel est accrochée une étrange étoile argentée à cinq branches. Le tiroir du bas révèle quantité de sous-vêtements et de chaussettes, blanches et noires ainsi que sept cravates, noires, pourpres et violettes... La première touche d'originalité dans mon monde. C'est donc comme ça que je m'habille, que les autres me voient, endimanché, chaque jour de la semaine ? Mais qui suis-je pour porter de pareils apparats ? Un banquier, un trader ? Pas assez fun. Un homme d'affaire ? Trop commun. Un aristocrate ? Pas assez excentrique. Un homme politique ? Pas assez proche du peuple... Décidément cette armoire ne m'apprend rien si ce n'est que mes couleurs préfé-

rées n'en sont pas. Et pourquoi diable ai-je encore ce pyjama jaune sur moi ?

Soudain la porte de ma chambre s'ouvre à une vitesse incroyable et se précipite dans ma chambre une jeune furie, aux cheveux longs, habillée d'une longue robe colorée et fleurie. Son visage serait certainement aquilin et charmant s'il n'était pas recouvert de masque à ras, de fard à paupière et de rouge à lèvres rose pâle. La jeunette me lance tout de go : « Ah, ben t'es réveillé ! Pas trop tôt. Faut que j'me bouge, j'ai rendez-vous avec Tom, on part en Week, tu te souviens, hein ? T'inquiètes pas je t'envoie des sms pour te dire si tout vas bien, merci pour l'argent que tu m'as laissée sur la table hier soir. Ciao et à lundi papa. » La porte claque. Je reste sans voix... PAPA ? J'ai envie de crier « Mais je ne connais même pas ton prénom ». Aucun son ne sort de ma bouche. C'est peut-être mieux ainsi...

Je reste abasourdi devant mon armoire à fixer cette porte fermée à travers de laquelle ma chair vient de s'enfuir, guillerette sans même se douter que je ne sais pas qui elle est. Ni qui je suis. Je sers ma tête entre mes

maines et tentant de reprendre mes esprits, je me risque à la rattraper. J'arrive dans un petit couloir, j'entends une porte qui claque. Je m'arrête net, comme un reflexe ? Puis je perçois un moteur qui rugit, une moto peut-être, puis plus rien. Le calme absolu. Le rien.

IV. Le couloir

J'observe ce petit corridor blanchâtre dans lequel je me suis jeté sans réfléchir, et m'aperçoit qu'il distribue quelques portes, toutes entres-ouvertes à l'exception de deux d'entres-elles. La première, en face, exprime les mots de sa propriétaire sur un panneau punaisé « MA CHAMBRE, NO TREPASSING ». La seconde à ma droite, n'indique rien. J'en saisi la poignée, elle résiste et semble fermée à clef. En m'avançant lentement, en palpant ces murs vierges de toute décoration, je découvre une sale de bain peuplée d'une douche blanche, certainement banale, d'un lavabo écaillé et d'un miroir.

V. Le miroir

J'avance avec précaution. J'aperçois des produits de beautés aux formes et couleurs incroyables, une plante verte, un savon qui sent la rose, deux brosses à dents. Je tourne la tête et je vois mon reflet pour la première fois. J'ai des rides, un nez effectivement un peu tordu mais fin, une bouche, des oreilles en pointes légères, des yeux verts, des cheveux presque blancs et peu nombreux. De la pulpe de mes doigts je frôle ma joue. C'est bien moi... Là, juste en face... Monsieur Smugler, te voilà.

Ca se confirme : une fille, des rides, des cheveux blancs, je dois avoir plus de la quarantaine. J'ouvre le petit placard. Je pousse les fards à paupières, colorations de cheveux, bâtonnets à lèvres, canard en plastique et je découvre ce que j'imagine être à moi. Un rasoir métallique avec son paquet de lames associé, du déodorant, un gel douche sport, un produit blanchisseur de dents et deux ou trois boîtes de médicaments au nom qu'il m'est impossible de retenir. Je referme. Je me regarde encore

dans cette plaque réfléchissante qui dispense cette image qui doit être la mienne. Je m'examine de face, de profil. Conclusion : Je suis vivant, normal et j'existe bel et bien. Je soulève le haut de mon pyjama, j'observe mon ventre, ma corpulence. Finalement peu convaincu je laisse choir le tissu.

Enfin je me vois. Je me suis rencontré...

VI. L'appartement

Je retourne dans le couloir, emprunte la porte suivante et découvre une cuisine de démonstration. Rangée, sans aucun objet qui traîne ou ne dépasse, pas un torchon, pas une cuillère ne joue les filles de l'air. Tout est à sa place. Le réfrigérateur frémit à mon arrivé. J'entrebâille sa porte blanche : du lait, des légumes, de la bière, des restes de pizza. Dans les placards, trois fois rien, des plats cuisinés, sous vide, des conserves, des pâtes, bref le minimum vital en quelque sorte. Une cafetière argentée trône en plein milieu du plan de travail, elle est si propre, si brillante, qu'aucun jus n'a du couler dans ses entrailles depuis des lustres. Les tiroirs renferment des couverts bien rangés, les placards des assiettes non dépareillées, des bols, des tasses et des verres parfaitement alignés. Mais qui vit ici ? Qui se sert de tout ça ? Suis-je maniaque à ce point ? Meticuleux hors pair ? Ou suis-je tout simplement fou ?

Au coin de la cuisine j'aperçois les prémisses du salon. Un tapis immense le recouvre, un tableau rouge patiné

représentant une fleur démesurée orne le mur. Une table basse en verre supporte deux verres en cristal, une bouteille de whisky dix ans d'âge bien entamée, ainsi qu'une boîte à cigares. Pas de télévision, pas d'ordinateur, juste une chaîne hifi qui semble disproportionnée par rapport à l'étagère qui la soutient. A son flanc gauche, des disques sagement empilés, du jazz visiblement. J'allume. J'écoute. Je découvre la musique que j'aime ou alors est-elle de ma fille ? En tout cas c'est agréable, profond, calme et vivifiant à la fois. Je monte le son comme pour m'enivrer de ces ondes enchantées. A côté des disques a échoué un petit papier. Un mot manuscrit écrit à la va-vite : « Bon week-end, bis », signé Olga. J'en conclus que la jeune furie post-hippie qui m'a parlé dans ma chambre doit s'appeler ainsi. Est-ce un beau prénom ? Quel âge a-t-elle ? Que fait-elle ? Qui est sa mère ? Suis-je marié ? Je froisse le papier et le jette à terre. Je cours dans le couloir, bien décidé à franchir cette porte punaisée et y trouver des réponses à mes questions.

VII. La chambre d'Olga

Heureusement la porte cède facilement, elle n'était pas fermée à clé comme je m'y attendais. L'air de cette chambre est parfumé, calme et apaisé. Dans un coin de la pièce je vois un lit légèrement défait. S'y ajoute un peu de mobilier, une armoire, deux commodes. Encadrées sur les murs, des photos en noir et blanc. Une pile de livres recouvre le bureau. Un des cadres au mur attire mon attention, il y a trois silhouettes sur le cliché. J'y reconnais ma fille plus jeune, en son centre. Je pose à sa droite... Et une femme l'enlace à sa gauche. Brune aux cheveux courts, son visage d'ange est paré d'un sourire enchanteur. Elle a des yeux incroyables, on pourrait presque y lire sont bonheur. Est-ce la mère d'Olga ? Mon épouse ? Où est-elle ? D'autres photographies ornent la chambre, des paysages, la mer, des falaises, et notamment une église complètement éventrée qui se dresse en pleine campagne au surplomb de l'océan. Ces endroits ne m'évoquent rien. Je me retourne vers le bureau, j'examine les livres empilés, « droit pénal », « droit

des détenus », « la justice en disgrâce », autant de titres qui s'enchainent et qui ne me parlent pas. Un tiroir à demi fermé me fait de l'œil. Dedans encore une photo, celle d'un jeune homme, certainement du même âge qu'Olga. Une autre semble être prise dans un espace réduit, on dirait une petite cabine, où ils s'embrassent. « Voilà peut-être le fameux Tom ». A côté un carnet à spirale, décidément... Je m'en empare. Je l'ouvre. Sur la première page, il y est décoché à l'encre rouge, « Pourquoi je ne serais jamais flic ». S'en suivent des kilomètres de textes que je n'arrive pas à lire. Ils sont parsemés de signes cabalistiques, pas certain qu'ils représentent tous des mots. Et par si par là, des phrases encadrées « mon père ne pense plus qu'à ça », « maman, je t'aime, reviens », « papa m'inquiète, je crois que je devrais partir ». Je lâche le carnet au sol. J'ai une fille, Olga, qui regrette sa mère, certainement divorcée, et qui ne m'aime plus. Bordel. J'ai vraiment tout raté ? A ce point ? Ma vie, mon mariage, mon enfant ? Et moi ?

Je déboule dans le couloir, j'assiege la dernière porte fermée. De la détermination aux bords des yeux, je prie pour qu'elle s'ouvre... peine perdue, celle-ci est bien

close. Je recule, je recroqueville mon pied, avant de l'étendre en un mouvement vif, mon talon percute la poignée de porte... Un reflexe encore ? La serrure vole en éclats. Je pousse. J'entre.

VIII. La pièce

Je distingue un bureau, jonché de papiers et feuilles volantes, sur le mur un tableau blanc, griffonné au feutre sur lequel sont aimantés des photos. Les murs ? Invisibles, cachés derrière des étagères de classeurs de toutes formes, couleurs, tailles. Je m'assois dans un vieux fauteuil cuir en face du bureau, je m'y sens parfaitement bien. A droite du bureau, encore une autre bouteille ainsi qu'un verre. Je me sers et je bois, comme habitué ? Un autre reflexe ? Je contemple la pièce, abasourdi. Je saisi une feuille au hasard, je lis : « Madame Declampe, 28 ans, disparue le 18 juin 2002. Morte, noyée, Aber Wrach », puis une autre « Olivier Mignon, disparu, Morlaix, 2003, 22 long rifle, Gouët de St-Brieuc. » S'en suivent des notes précises comme des agendas sur les habitudes de ces personnes, leur vie quotidienne, qui elles fréquentaient, ou elles habitaient, avec qui elles vivaient, leur métier... et en bas de page inexorablement, un stylo rouge qui crie « victime n°1 »,

« victime n°2 »... Il y en a des dizaines jonchant le plan de travail.

Au mur, des classeurs aux tranches étiquetées « Mme Declampe », « M. Mignon » et bien d'autres noms encore. Je saisi « Declampe », je jette le classeur sur le bureau. J'y découvre des photos par centaines, quand elle était encore pleine de vie et des notes que j'ai laissées ? Des dates, des heures, des noms de personnes fléchées et surtout son visage. Il s'agit du premier que j'ai crayonné dans mon carnet. Elle était bien plus belle que sur mon croquis. Sur le bureau j'aperçois d'autres documents qui comportent des écritures qui se mêlent aux miennes, on dirait des photocopies, voir des photographies ou des fax. Certains portent un cachet « secret », ou alors « PJ 29 ». Ces notes émanent toutes de certains Y.LB, H.S. ou C.P. Elles expliquent comment les meurtres ont été commis, et ceux qu'ils savent sur l'assassin. Je feuillette un rapport qui semble plus important que les autres, vus les nombres de cachets et signatures qu'il comporte en page de garde.

En fin de dossier, la note de synthèse s'exprime ainsi :
« Nous recherchons un homme d'âge mur, méticuleux, peu sociable et adroit. Il a probablement connu une grande souffrance par le passé, perte de son épouse ou de ses enfants. Il cherche à gagner la confiance de ses victimes, en les côtoyant au quotidien, en les aidant, en jouant le bon samaritain, avant de trouver la manière de les éliminer qu'il jugera le plus appropriée. Froid, peu intégré, quand il choisi sa victime il devient obsessionnel, il aura certainement pris soin d'enquêter sur ses allées et venues, ses fréquentations, ses manies, afin d'éviter toutes les zones d'ombres. Plusieurs disparitions, soldées par des corps retrouvés dans différents lieux en Bretagne, portant tous la même signature. Un morceau de tissus jaune retrouvé dans la bouche des victimes. Eu égard aux éléments du dossier et de l'ensemble des preuves et faisceau de présomptions recueillis par l'inspecteur et son équipe ; il est plus qu'évident de conclure à la thèse d'un tueur en série.»

Mais c'est moi !

Cet homme, ce monstre, qu'ils décrivent c'est moi ! Mes classeurs remplis de notes, mes dessins, mes photos. Bon dieu ! Je suis fou. Je suis jaune et je tue ! Je m'arrache la tête avec mes mains. Mais pourquoi je ne me souviens plus de rien. Pourquoi ai-je tué toutes ces personnes ? Ai-je aussi exécuté aussi mon épouse ? Ma fille sera-t-elle la prochaine sur la liste ou alors son amoureux ? Est-ce pour ça qu'elle souhaite partir ?

Des larmes coulent en abondance sur mes joues. D'un geste quasi-mécanique j'attrape la bouteille au coin du bureau et la porte à mes lèvres sans autre forme de procès. Une rasade, plus forte que la précédente vient irriguer mon gosier et me fait régurgiter. Je perds le flacon des mains et il s'écrase au sol. Clac. Voici le verre brisé et le liquide rependu. Mes yeux embués, contemplent l'amas dégoulinant et aperçoivent alors sous mon bureau un tiroir discret lui-aussi entre ouvert. J'y glisse ma main. Du bout de mes doigts je sens quelque chose de long et de froid. J'ouvre. Une arme... mon arme ? Je l'agrippe, main droite. Je fais glisser en arrière la partie haute du pistolet, main gauche. Je détache le chargeur,

main droite. Je l'attrape. Je compte les balles qui restent.
Encore un autre reflexe ?

IX. Ma note de synthèse

Retour dans ma chambre.

Il est 9h30.

J'ai vécu une heure.

Une heure de trop.

Une heure pour me découvrir.

J'ai quarante ans,

J'ai une fille,

Je suis alcoolique,

J'aime le jazz,

Je tue des gens

et je dors dans un pyjama jaune.

X. Le Télégramme de Brest

C'est dans ce quotidien régional de l'ouest de la France que le 18 décembre 2012 on a pu lire cette « une » :

« Le corps sans vie de l'inspecteur divisionnaire Yvan Le Bon a été découvert pas sa fille Olga dans son appartement du 12 rue Duquesne, ce dimanche soir. L'inspecteur se serait suicidé, sur son lit, jonché de ses costumes, durant le week-end avec son arme de service. Aucune lettre n'a été trouvée pour expliquer son geste.

Ce flic à l'ancienne - le renard - comme le surnommaient ses collègues Hubert Seigneur et Caroline Péan, était connu pour sa ténacité et sa pugnacité hors norme qui avait permis de mettre à terme aux trafics des plus grands gangs de l'Ouest, receleurs et revendeurs de drogues. On se souvient également de sa passe d'arme avec le préfet Penmarch qui avait valu à ce dernier une mise en examen et condamnation pour faux, usage de faux et proxénétisme, ainsi que de sa détermination

sans faille dans l'affaire des disparus du Folgoët. Depuis cette triste histoire en 2002 il n'a cessé de s'emparer de toutes les affaires de disparitions et de meurtres inexplicables. Son équipe confirme encore aujourd'hui « que beaucoup de ces affaires sont liées entre-elles » et que « dans notre contrée sévit depuis plusieurs années un tueur acharné, retors et très méthodique ». L'inspecteur Le Bon était sur sa piste, sans relâche depuis près de dix ans. « Des avancées récentes pourraient bien avoir un rapport avec son geste » ont déclaré certains officiers sous couverts d'anonymat.

Décoré de la légion d'honneur par le président de la république et grand ami du garde des sceaux, l'inspecteur a été de tous les combats et à largement contribuer à l'assainissement de notre ville et de la région toute entière. Il était promis à de hautes fonctions après le changement probable d'une partie de l'équipe gouvernementale à la rentrée.

Le nom d'inspecteur Le Bon restera à jamais indissociable de celui de la de l'association « le pyjama jaune » qu'il a cofondée et dont le président M. Hubertin se dé-

clarait ce matin très affecté. Ce dernier rejette en bloc dans son unique déclaration, la thèse du suicide. Rappelons que cette association, organise tous les ans un défilé dans les rues des plus grandes villes en pyjama jaune pour lutter contre les discriminations de tous types, homophobie, sexisme, racisme, violence envers les personnes. « Le pyjama jaune » avait été fondé en écho à l'étoile jaune, symbole tristement célèbre du début du siècle. L'inspecteur Le Bon était l'un des fers de lance de ce mouvement, qui c'est depuis deux ans exporté hors de nos frontières pour devenir un symbole de ralliement de l'ensemble des humanistes européens.

Une minute de silence sera observée ce 20 décembre à 11h00 dans l'ensemble de la région, selon le souhait du préfet lui-même. Une cérémonie commémorative sera célébrée le lendemain sur le parvis de l'Hôtel de Ville en mémoire de celui qui aura été une figure marquante de notre région.

Le corps de son épouse, enquêtrice au près de la PJ de Nantes, décédée en opération à St-Nazaire en 1999 sera transféré avec la dépouille de l'inspecteur à la pointe

St-Mathieu, lieu qu'il affectionnait tout particulièrement, face à la mer et aux vents. Cette autorisation toute spéciale à été accordée conjointement par M. Durand le maire de Plougonvelin et l'évêque Monseigneur Télant.

Brest et toute la Bretagne ont aujourd'hui perdu un homme au courage et caractère exceptionnel. L'ensemble de la rédaction du journal et moi-même nous associons très sincèrement à la peine d'Olga Le Bon, magistrate en devenir. Gageons qu'elle pourra reprendre fièrement le flambeau et que d'autres lettres viendront frapper d'or l'histoire familiale.»

F. Kerouan et la rédaction du Télégramme.

Remerciements

A mon épouse, mon aimante, ma bulle de surprise, mon bonheur quotidien.

A ma fille, ma part d'inédit pour demain.

Et à toutes les personnes que j'apprécie, elles se reconnaîtront, elles ne sont pas si nombreuses.

Notes et licence de diffusion

Vos commentaires à propos de cette nouvelle sont les bienvenus sur www.sitoutdevaitdisparaitre.fr



Ce texte est écrit sous licence Creative Commons BY-NC-ND 3.0.



Vous êtes libre de partager, reproduire, distribuer et communiquer l'œuvre selon les conditions suivantes <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>

Première édition : Septembre 2012